

Propos recueillis
par Norbert Creutz

À 68 ans, c'est un Fernando Solanas plus combatif que jamais que l'on a pu rencontrer aux récents Festival du film sur les droits humains de Genève et Festival international de films de Fribourg. A l'un, l'auteur d'*El viaje* présentait son documentaire de télévision *La Décennie Menem* et à l'autre son film-essai de cinéma *Mémoire d'un saccage*, deux films nés d'un même geste (lire LT du 20/21 mars). Victime d'un attentat politique en 1991 puis député au parlement argentin de 1993 à 1997, l'homme est devenu le prototype du cinéaste engagé, qui n'hésite pas à monter au front. En renouant avec la manière de ses débuts (*L'Heure des brasiers* en 1968), il s'est aujourd'hui fait le mémorialiste de la ruine de son pays, dévasté par des décennies de gestion désastreuse.

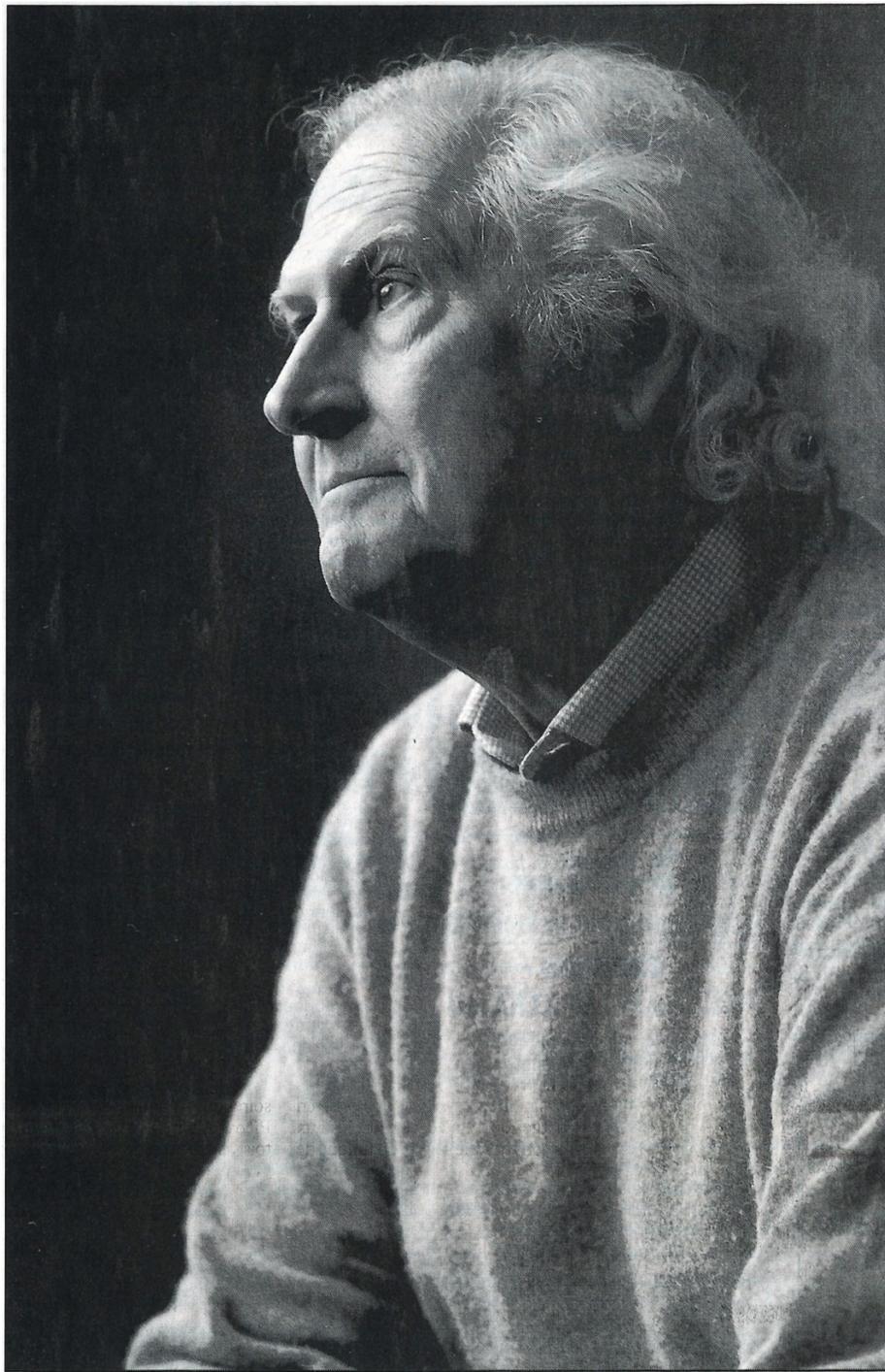
Le Temps: Le film vient d'avoir sa première en Argentine au Festival de Mar del Plata. Quelles ont été les réactions?

Fernando Solanas: Sensationnelles! Il y a eu trois projections, chaque fois devant une salle pleine de 1500 places. En clôture, le festival m'a donné un prix de carrière, en présence du président Kirchner. Ensuite, le film est sorti à Buenos Aires avec huit copies. Il faut se rendre compte que pour un public argentin, ce film est bouleversant. Chaque personnage qui apparaît à l'écran, le public le connaît. A l'étranger, en plus d'informer sur ce qui s'est passé, je pense qu'il peut faire réfléchir sur où l'on se situe par rapport à ce que je décris. Des Allemands, des Italiens, des Français ou des Espagnols m'ont déjà dit qu'il y a certaines choses comparables ici – ce qui peut sembler étonnant. Mais en fait, on assiste à un processus de dégradation des institutions démocratiques qui semble général. Pensez à l'affaire Enron aux Etats-Unis, ou Parmalat en Italie: des compagnies géantes, en principe sous surveillance. Ces affaires ont révélé des complicités au plus haut niveau pour réaliser des escroqueries monumentales.

– Ce sont les grandes manifestations de fin 2001 qui ont déclenché chez vous l'envie de faire ce film?

– Oui. J'avais déjà l'envie de témoigner de tout ce qui est arrivé dans les années 90, mais le moment est arrivé avec la chute du gouvernement de Fernando de la Rúa, le 20 décembre. Un moment exceptionnel. Pendant un mois entier, il y a eu des manifestations spontanées après que les banques ont confisqué l'argent et fermé leurs portes au public. C'était une vraie guerre. A ce moment-là, je travaillais en Europe sur un film adapté d'un roman d'Isabel Allende, *Aphrodite*, une coproduction entre l'Espagne, la Suisse et la France. J'avais simplement décidé de rentrer à Buenos Aires pour passer les fêtes en famille. Mais je suis arrivé le 19 décembre et j'ai été tellement impressionné par ce qui se passait que je suis sorti le lendemain dans la rue avec ma caméra. Le film débute d'ailleurs sur ces images de désolation dans la city, avec des gens qui fouillent les ordures au pied des banques gratte-ciel. Ensuite, le mouvement a continué durant tout l'été, janvier et février, et c'est pendant ce temps que j'ai conçu l'idée d'un film-fresque, qui irait voir dans les cinq régions du pays. Pour finir, la moitié est composée de choses que j'ai tournées moi-même avec ma petite caméra DV, en sortant chaque fois qu'il se passait quelque chose d'intéressant. Ensuite, j'ai tourné encore sept semaines avec une steadycam et une équipe de cinq personnes. Il y a aussi 30 minutes d'images d'archives.

FERNANDO SOLANAS,



Pour Fernando Solanas, l'Argentine est en voie de guérison bien qu'elle manque encore de vraies réformes économiques. Elle porte encore les marques de l'agression dont elle a été victime sous Menem.

GENÈVE, 19 MARS 2004

APRÈS LE BRASIER

Sur les écrans dès aujourd'hui après avoir fait l'ouverture du Festival de films de Fribourg, «Mémoire d'un saccage» («Memoria del saqueo») ramène sur le devant de la scène l'Argentin Fernando E. Solanas. Tel le phénix, l'auteur de «L'Heure des brasiers» renaît des cendres de son pays et accuse

– Comment avez-vous obtenu les autorisations pour tourner dans les lieux du pouvoir politique et économique, chez ceux que vous accusez?

– Il n'existe aucun règlement qui puisse me l'interdire! Même pour la salle du trésor de la Banque centrale, où personne n'avait jamais tourné. Nous sommes en démocratie et toutes les libertés constitutionnelles sont respectées. Comme partout, il faut demander des autorisations, qui peuvent prendre plus ou moins de temps. Il faut aussi dire que je suis un des cinéastes les plus connus de mon

pays et que j'avais l'appui de l'Institut national de la cinématographie. Seul le Haut Tribunal de justice m'a refusé, parce que j'avais été à la tête d'un mouvement qui demandait la démission de la Cour suprême... Mais quelqu'un de mon équipe a réussi à faire quelques images et j'ai bricolé cette séquence un peu grotesque à la manière de Murnau.

– L'Argentine est allée de Charrybde en Scylla depuis la dictature. Mais pouvait-on imaginer qu'on en arriverait à un tel désastre?

taux étrangers qui stimuleraient la production. En fait, une fois l'argent des privatisations volatilisé, le pays s'est enfoncé.

– Comment se fait-il que Menem ait encore pu remporter le premier tour des élections en avril dernier?

– Il a obtenu 24% des voix parce que toute la haute bourgeoisie et les milieux d'affaires sont restés derrière lui. Ceux-là n'ont jamais gagné autant d'argent que du temps où il était président! Il y a aussi entre 5 et 10% de pauvres qui le suivent par ignorance, parce qu'ils ont bénéficié de cadeaux distribués démagogiquement. Mais lorsque les trois autres candidats se sont ralliés derrière Nestor Kirchner, Menem s'est retiré pour ne pas être ridiculisé au 2e tour.

– Le film se termine par la mention de l'élection de Kirchner. Que pensez-vous de son action jusqu'à présent?

– C'est quelqu'un qui jouit d'un taux de popularité de 75% une année après son élection, ce qui ne s'était jamais vu. Il a fait des choses très bien. Il a mené un processus de démocratisation des institutions judiciaires, il a annulé les lois d'amnistie qui protégeaient les crimes de la dictature, il a réformé l'armée et limogé 40 hauts gradés, il a mené une politique d'alliance économique avec le Brésil, le Mercosur et l'Europe plutôt que les Etats-Unis. Et bien sûr, il a commencé à renégocier la dette extérieure, avec une position intéressante qui dit en gros: «Je m'engage à payer ce que je peux, pas ce que vous me demandez.» Mais il manque encore de vraies réformes économiques. Il faut dire qu'il a hérité d'un paquet terrifiant, d'un pays qui risquait de partir en hyperinflation et dans le chaos. Au contraire, l'Argentine a connu l'an dernier un taux de croissance de 8,5%, avec une inflation de 3,5%. 700.000 postes de travail ont pu être créés et le chômage est descendu de 23% à 16,5%...

– «Mémoire d'un saccage» tient à la fois du documentaire et du film d'auteur...

– Avoir un projet, des idées thématiques, n'est pas difficile. Ce qui l'est, c'est d'imaginer un film à partir de là. La clé de *Mémoire d'un saccage*, c'est une structure qui rappelle celle d'un essai, avec un prologue, dix chapitres et un épilogue. A l'intérieur de chaque chapitre, il y a différentes séquences qui ont droit à leur traitement propre – un peu comme dans un patchwork. Mais il y a aussi un certain nombre d'éléments de style ou de langage qui donnent une unité formelle: les textes qui apparaissent régulièrement pour souligner ou fournir une information, la musique, que j'ai fait composer avant le montage et qui donne une cadence, ou ma narration. J'avais d'abord pensé enregistrer le commentaire tout à la fin, avec des voix professionnelles. Mais j'ai fini par comprendre que ma voix renforçait l'engagement du film.

– Avez-vous hésité à inclure cette image terrible d'un enfant mourant de malnutrition?

– Pas du tout. On ne peut pas accuser mon film de misérabilisme ou dire qu'il joue sur la corde sensible. J'ai vu des choses bien pires, croyez-moi, et j'ai fini par couper tout ce qui était excessif. Mais il fallait absolument montrer cela. Ce plan ne dure que cinq secondes! La vérité, c'est qu'une majorité de gens est gênée et s'arrange pour ne pas voir la misère. Toute cette séquence a été tournée

au Tucumán, à 1200 km au nord de Buenos Aires. Une province autrefois riche grâce à la canne à sucre, une industrie qui a beaucoup souffert de la concurrence internationale. Mais en fait, cette réalité se trouve dans plusieurs provinces. Vous commentez à la rencontrer dans les bidonvilles des chefs-lieux. A Buenos Aires, vous pouvez encore avoir l'impression d'être dans une ville de pays développé. Mais déjà dans les banlieues, la violence a connu un essor terrifiant. Vous ne pouvez plus rentrer chez vous à pied à partir de 8 heures du soir.

– Vous reprenez de nombreuses critiques au sujet de la dette publique...

– La logique du FMI est perverse, c'est une logique de banquier qui ne connaît que les chiffres et ne veut voir rien d'autre. Demander de rembourser à un taux de 4,5% alors que la croissance d'un pays est nulle comme au Brésil actuellement, c'est impossible. Ce pays compte 70 millions de gens qui ont faim! Comme l'Argentine a retrouvé la croissance, le FMI voudrait déjà qu'elle paie plus, alors qu'il y a tout l'appareil de production à remettre en marche. La logique du FMI n'est simplement pas humaine. Pensez que dans le monde entier, 400 000 personnes meurent de faim chaque jour! Aujourd'hui, même des Prix Nobel d'économie comme Stiglitz, Krugman et Sachs critiquent farouchement la politique du FMI!

– Plus largement, c'est le processus de globalisation et tout le modèle économique néolibéral qui est en accusation?

– La thèse fondamentale de mon film, c'est qu'il existe un type d'agression invisible, qui n'est pas la guerre ou la répression étatique, mais une agression économique qui fait finalement beaucoup plus de morts et de victimes – je veux parler de tous ces gens qui perdent leur travail, qui vivent dans la misère sans la moindre protection sociale, qui n'ont pas l'argent pour se faire soigner à l'hôpital. Il s'agit d'un crime de lèse-humanité qu'on a laissé se développer en temps de paix et de démocratie! Toutes ces victimes sont celles d'un modèle économique qui prône la recherche du plus grand profit, pas du bien-être ou du progrès social. Mon film ne prétend pas donner toutes les explications. Il faudra encore de longues enquêtes. Mais mon rêve serait qu'il donne l'inspiration pour d'autres films comparables dans différents pays.

– Vous avez tout de même conclu sur une note d'espoir...

– Mais oui! Ce projet économique né durant la dictature, qu'Alfonso, Menem et de la Rúa ont repris, personne n'a pu l'imposer sur la durée. Loin de multiplier la richesse comme promis, il n'a débouché que sur une vague de faillites sans précédent, un chômage massif et 58% de pauvres. Une catastrophe absolue qui a fini par provoquer un soulèvement populaire. Tout le monde est sorti dans la rue. Il y a eu 34 morts, mais aucune répression ne pouvait arrêter un tel mouvement. Je pense qu'un pays peut se relever et qu'on peut récupérer une partie du patrimoine perdu dans des escroqueries par la voie judiciaire. En ce moment, je prépare déjà un autre film documentaire qui s'intitulera *L'Argentine latente*. Il brosera le tableau des gens qui ont résisté, les *piqueteros*, les organisations de chômeurs, les cantines dans les quartiers populaires – toutes ces expériences de solidarité qui ont aussi existé. Ce sera un film beaucoup plus émouvant, j'espère, sur la possibilité de reconstruction du pays. ■